

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Band: 40 (1907)
Heft: 2-3

Artikel: Les idées morales chez les grands prosateurs français du premier Empire et de la Restauration [suite]
Autor: Cart, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379814>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES

IDÉES MORALES CHEZ LES GRANDS PROSATEURS FRANÇAIS

du premier Empire et de la Restauration

PAR

J. CART

CHAPITRE SECOND

Etablir un parallèle entre les idées morales de Joseph de Maistre et celles de son contemporain et ami de Bonald était chose relativement facile, naturelle même, comme j'ai essayé de le montrer dans le premier chapitre de ces Etudes¹. A plusieurs égards, il serait encore possible de rapprocher Ballanche des publicistes dont je viens de rappeler les noms. Toutefois, Ballanche est loin d'appartenir à l'école des autoritaires dont J. de Maistre peut être envisagé comme ayant été, dans son temps, le représentant le plus authentique. Ce serait donc aller à l'encontre des faits que de supposer entre eux un lien très étroit.

Un moment j'ai cru possible de mettre en parallèle Senancour, l'auteur d'*Obermann*, avec Ballanche, — mais je n'ai pas tardé à me convaincre que ce parallèle serait presque tout de contraste et qu'il fallait en abandonner l'idée pour consacrer à chacun de ces auteurs un chapitre spécial.

¹ *Revue de théologie et de philosophie*, juillet 1906.

Pierre-Simon Ballanche (1776-1847).

I

Les œuvres littéraires de Ballanche.

Avant d'exposer, dans un ordre aussi rationnel que possible, les idées de Ballanche sur la société en général, sur les rapports de cette dernière avec la religion et spécialement avec le christianisme, sur le principe d'évolution continue et de développement graduel des peuples qui composent l'humanité, il est indispensable de dresser la liste des ouvrages dans lesquels cet auteur a exposé le système particulier auquel il a été conduit par ses études sur les questions sociales.

* * *

En 1830 paraissaient à Paris quatre volumes in-4° renfermant la plus grande partie des œuvres de Ballanche. C'est l'édition dont je me suis servi. En 1831, c'était un opuscule intitulé : *la Vision d'Hébal*, et, en 1832, une mince brochure : *la Ville des expiations*. Divers morceaux, destinés à compléter ce dernier ouvrage, furent insérés plus tard dans des périodiques, la *Revue de Paris*, la *France littéraire*, etc. En 1801 déjà, et c'était là son début dans la carrière des lettres, Ballanche avait livré à l'impression un petit volume intitulé : *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*. Mais l'auteur n'ayant pas jugé à propos de le comprendre dans le recueil de ses œuvres complètes, il n'y a pas lieu d'en tenir compte ici.

C'est en 1808 que parurent les premiers des *Fragments* dont le dernier porte la date du 31 mars 1830. J'aurai, dans la suite, à revenir sur ces pages bien propres à jeter du jour sur la physionomie morale de Ballanche et sur certains côtés de son caractère.

* * *

Le poème en prose intitulé *Antigone* fut, sinon composé, du moins achevé à Rome en 1813 ou 1814. D'un style élevé,

pur, d'un récit grave, semé de pensées dénotant l'influence indirecte mais réelle du christianisme, il se divise en six livres. Le divin Tirésias, à la cour de Priam, raconte l'histoire du malheureux Œdipe, roi de Thèbes, maudit, aveugle, conduit par sa fille Antigone. C'est encore l'histoire des sept chefs devant Thèbes, d'Étéocle et Polynice, les fils d'Œdipe, de la mort d'Antigone et des signes avant-coureurs de la guerre des Epigones et de celle de Troie.

Entre la fable d'Œdipe, telle que la tradition l'a conservée, et la manière dont Ballanche l'a interprétée, il y a de grandes différences. L'auteur moderne a renouvelé et élevé le récit mythologique tout en tenant compte de la simplicité primitive de ce récit. Chez lui, domine un sentiment moral très compréhensible de sa part. De grands problèmes sont abordés sous la forme d'allégories spiritualisées par le sentiment chrétien.

Lorsque Ballanche composait son *Antigone*, de graves événements venaient de bouleverser l'Europe et continuaient à l'agiter. Nombreuses sont les allusions aux malheurs de la famille des Bourbons, aux scènes atroces de la Révolution, au régime tyrannique de l'Empire, à la Restauration saluée avec joie. En toutes occasions, apparaissent les sympathies de l'auteur pour la légitimité. Les circonstances de l'époque ont ainsi manifestement influé sur l'interprétation de la fable antique. Le malheureux Œdipe pouvait être considéré comme un type de la famille royale victime, elle aussi, de la fatalité, et expiant les erreurs et les fautes de ses représentants dans le passé. Œdipe était innocent des crimes que la fatalité lui avait fait commettre, ses souffrances et ses malheurs n'en revêtaient pas moins le caractère d'une expiation. — N'était-ce pas là la lugubre histoire de la famille royale ?

* * *

C'est en 1818 que Ballanche publia son *Essai sur les institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*. Dans cet exposé du problème social, il prend la France pour champ d'application de ses théories sociales. La tâche qu'il

s'est imposée lui apparaît comme la tâche d'un « historien sans affection et sans haine, » c'est-à-dire absolument impartial. Il n'oublie pas cependant qu'il est royaliste, légitimiste. La Révolution, l'Empire ont été des accidents néfastes, déplorable. Il proteste contre les Cent-Jours. Il faut, dit-il, « éviter de faire entrer ce fatal interrègne dans notre chronologie morale et politique¹. » Néanmoins, il ne veut pas tenir pour nul et non avenu tout ce qui s'est fait et il ne songe pas à revenir purement et simplement à l'époque qui a précédé la Révolution. « Le siècle se refuse à une doctrine imposée ; les croyances sociales non seulement sont toutes ébranlées, mais ont péri ; il ne reste plus d'autre tradition que celle des mœurs². » A la date de la première Restauration, Ballanche estime donc que la France a besoin d'institutions nouvelles. La preuve lui en est fournie par les changements survenus dans la manière d'apprécier et de juger, même la littérature nationale ; les idées anciennes sont devenues inintelligibles.

* * *

L'*Essai sur les institutions sociales* est, au point de vue de la morale sociale, un objet d'étude très précis et qui prête à des rapprochements intéressants avec la théorie du *pouvoir* telle que Bonald l'a formulée dans sa *Législation primitive* et de Maistre dans ses *Soirées de Saint-Petersbourg*. Ballanche tentait ainsi d'opérer une fusion entre l'école des autoritaires et les partisans du progrès. Mais ses espérances, au moins en ce qui concernait J. de Maistre, devaient être déçues. En effet, le noble comte, après avoir pris connaissance de l'*Essai*, écrivit à l'auteur une lettre où il s'appliquait à réfuter ses théories. Il trouvait Ballanche animé d'un *esprit révolutionnaire* et il l'invitait à modifier sa pensée dans le sens de la sienne. On comprendra que Ballanche ne se soit pas laissé convaincre.

L'*Essai* a-t-il pleinement réalisé le dessein que l'auteur s'était proposé ? A en juger d'après une page des *Prolégo-*

¹ *Essai sur les institutions sociales*, p. 40.

² Préface générale.

mènes à la *Ville des expiations*, c'est par l'affirmative qu'il faudrait répondre à cette question :

« J'ai eu, dit Ballanche, pour but dans cet ouvrage, de peindre l'âge actuel de la société, la lutte des idées anciennes contre les idées nouvelles, la différence des mœurs et des opinions ; d'établir que, si toutes nos traditions sociales finissent, il ne faut pas néanmoins méconnaître l'esprit de ces traditions ni les bienfaits qu'elles ont répandus parmi nous ; je cherche ensuite à prouver que l'homme naît de la société, qu'il ne peut rien sans elle ; qu'il n'est créature morale, libre, intelligente que par elle ; que les lois de l'organisation sociale reposent sur l'expérience et sur les faits, et non sur des théories et sur des hypothèses ; puis, abordant le problème si souvent débattu de l'origine du langage, je parviens, de conséquences en conséquences, à trouver que nous sommes dans l'âge de l'émancipation de la pensée, mais que cette émancipation n'a pu avoir lieu avant que les facultés de l'homme, créées en quelque sorte par la parole, n'eussent reçu le degré de perfection qu'elle devait leur donner ; enfin, j'essaie de démontrer que le problème de l'origine de la société étant intimement lié à celui de l'origine du langage, ces deux problèmes doivent se résoudre de la même manière¹. »

Le but que Ballanche a cherché à atteindre est très clairement indiqué ici, mais il serait peut-être téméraire d'affirmer que l'exécution du plan a répondu de tout point à l'attente de l'auteur.

* * *

Le morceau intitulé *Le vieillard et le jeune homme* est, sous la forme de sept entretiens, un exposé du système social tel que Ballanche le concevait à cette époque, soit en 1818. Préoccupé, comme il l'était, des conditions normales de la société, il s'applique à considérer ce sujet sous ses divers aspects. Le jeune homme qu'il met ici en scène porte dans son sein *une secrète inquiétude qui le dévore*. Le vieillard s'efforce de guérir cette triste maladie qui intervertit l'ordre

¹ Tome III, p. 239-240.

des saisons de la vie.. « L'homme peut faire sa destinée, mais il ne peut rien sur les destinées du genre humain ¹. » Et ici, comme ailleurs, on aperçoit quelle influence les circonstances de l'époque ont exercée sur la direction de la pensée chez Ballanche. Il estime cependant que « les idées varient selon les temps, il est juste de juger les hommes d'après les idées répandues dans le temps où ils vivent et les idées qu'eux-mêmes attachent aux choses ². » Le jeune homme auquel le vieillard voudrait apporter la délivrance ne devra pas chercher dans la société, telle qu'elle est constituée, un soulagement à ses maux, un remède à sa tristesse, puisque la société n'a pas pour mission de conduire l'homme au bonheur ³. La notion du bonheur étant relative, ce n'est pas de cela qu'il faut se préoccuper avant tout, et Ballanche peut clore les entretiens du vieillard et du jeune homme par ces lignes significatives : « Ce qui a toujours troublé la raison de tous les fabricateurs de systèmes, c'est qu'ils ont toujours voulu faire tendre l'espèce humaine au bonheur, comme si l'homme était sans avenir, comme si tout finissait avec la vie, comme si, enfin, on pouvait être d'accord sur les appréciations du bonheur. »

* * *

Ballanche avait conçu l'idée d'une trilogie comprenant *l'Homme sans nom*, la *Ville des Expiations* et *l'Elégie*, compositions offrant un tout complet dans leur unité poétique et dont la moralité intérieure serait une doctrine philosophique, « la doctrine des Epreuves ».

Comment Ballanche se représentait-il cette *Ville des Expiations*? « Elle n'est pas seulement, dit-il, une ville fondée sur l'antique droit d'asile; son horizon doit s'étendre bien au delà du monde civil actuel, et même du monde civil tel que pourrait le créer une haute spéculation philosophique ⁴. » L'idée première aurait été celle-ci : « Mettre une sauvegarde à la liberté de l'homme lorsqu'il l'a compromise, venir à son secours par une nouvelle épreuve, le soustraire au mauvais

¹ 1^{er} Entretien. — ² 5^e Entretien. — ³ 7^e Entretien. — ⁴ Tome III, p. 220.

destin qui a entravé le développement de ses facultés, pour son amélioration, son perfectionnement qui est le but suprême. » Ou, mieux encore : « la pensée généreuse, chrétienne de substituer, dans la société actuelle, l'épreuve au châtement, la charité à la solidarité¹ ». N'y a-t-il pas là comme un souvenir assez net de l'institution des villes de refuge sous la législation mosaïque ?

Ballanche a-t-il été fidèle au plan qu'il avait conçu ? J'ai déjà mentionné la brochure parue en 1832 sous ce même titre : *La Ville des Expiations*, qui renferme trois épisodes destinés sans doute à rendre, sous une forme concrète, plus compréhensible, l'idée de l'Expiation.

Dans le premier de ces épisodes, l'auteur suppose qu'il a rencontré dans le monde un homme distingué, « mais esclave de l'opinion, du qu'en dira-t-on ». Ballanche s'applique à lui faire entendre que le « sentiment moral devait être substitué à l'honneur et qu'il fallait que la conscience fût, dans tous les cas, l'arbitre de toute notre conduite. »

Le personnage mis en scène est Charles de Solange. Sa femme est morte en donnant le jour à un petit garçon auquel le père fait donner une brillante éducation. Mais leur vie à tous deux est factice ; elle n'a pas de but. Le fils a, avec un de ses amis, un différend bientôt arrangé. Mais le père, uniquement sensible à la question d'honneur, estime un duel inévitable. Son fils est tué. Désolé, Solange raconte les souffrances qu'il endure pour avoir cédé à son respect pour l'opinion. Il s'accuse de la mort de son fils et il serait devenu fou s'il ne s'était réfugié dans la *Ville des Expiations*.

Le second épisode est l'histoire d'un certain Oscar, enfant trouvé, recueilli par un homme bienfaisant qui ne tarde pas à mourir. Néanmoins, Oscar reçoit une bonne éducation, il devient avocat, et sa vie serait normale s'il n'était tourmenté par le mystère et l'opprobre de sa naissance. Il n'ose pas se marier et il voyage pour se distraire. A Toulon, il visite le baigneur, qui lui apparaît comme le résultat le plus apparent

¹ Tome III, p. 213-214.

d'une odieuse fatalité. L'un des forçats, après l'avoir regardé avec une singulière attention, lui demande s'il a connu son père ? Troublé, Oscar répond qu'il sort des Enfants trouvés et le forçat se révèle à lui comme son propre père. Après un moment bien naturel d'émotion et d'égarément, Oscar veut embrasser son père, qui le repousse en lui avouant que ce qui l'a conduit là où il est, c'est l'odieuse *passion du jeu*. En définitive, grâce aux démarches du fils, ils sont admis tous deux dans la *Ville des Expiations*.

Le troisième épisode retrace la courte biographie de Jules Sozomène (un nom symbolique, semble-t-il). Ignorant de quels parents il est né, tourmenté dans son âme, il cherche dans l'étude et dans les voyages un soulagement à ses maux. Il s'imagine que la vie actuelle est l'expiation d'une vie antérieure, dans laquelle il aurait commis un grand crime. Dans ses pérégrinations, il arrive à Jérusalem, et, comme Hermias Sozomène, solitaire du cinquième siècle, dont il porte le nom, et dans les mêmes lieux, il se livre à la vie contemplative. Toutefois, cette vie est interrompue par de nouveaux voyages. A Venise, Jules est saisi par la magie de la contrée. Il se fixe dans cette ville, achète un palais et passe ses journées en gondole. Il fait la rencontre d'une jeune fille ; il l'aime ; il en est aimé. Un jour, il apprend qu'elle aussi a un mystère au fond de sa destinée. Son père, quoique innocent du crime commis précisément par le père de Sozomène, a péri sur l'échafaud et elle est décidée à ne pas se marier. Il ne reste à ces infortunés, que la fatalité sépare, d'autre ressource que « d'aller consulter les hiérophantes dans la *Ville des Expiations*. »

Les fragments qui devaient compléter la description de la *Ville des Expiations* ont permis à l'auteur de donner carrière à sa riche imagination, mais aussi de se complaire dans des tableaux pleins de fantaisie et sans réelle valeur pour le but principal qu'il poursuivait dans ses études.

* * *

En 1831, — je l'ai déjà dit, — paraissait le petit volume intitulé : *La vision d'Hébal*, épisode tiré de la *Ville des Expiations*. Cet Hébal, chef d'un clan écossais, est un adolescent maladif, — nous dirions un neurasthénique, — sujet à des hallucinations. Il vit dans le passé aussi bien que dans le présent et l'avenir. Ses temps sont, comme ceux du genre humain, cosmogoniques, mythiques, historiques, apocalyptiques. Il comprend que : « tout est contemporain pour celui qui conçoit la notion de l'éternité ». A vingt ans, Hébal, que nous pourrions aussi bien confondre avec Ballanche lui-même, est plus fort, tout en étant toujours très sensible. C'est à ce moment qu'il a une vision, exposée ici sous une forme poétique, dans des strophes, des antistrophes et des épodes. Dans la suite de ces études, cette vision contribuera à faire ressortir le caractère particulier de la philosophie de l'histoire telle que Ballanche la concevait.

* * *

Dans l'*Homme sans nom*, Ballanche a raconté l'histoire fictive de l'un de ces conventionnels qui ont voté la mort de Louis XVI. Victime de la faiblesse de son caractère et poussé par une espèce de fatalité, il a agi contre sa conscience. Le remords le saisit. Il s'enfuit, se retire dans une solitude des Alpes et s'y consume en se repaissant de ses tourments. C'est là son *expiation*. Si, par le moyen de la religion, il parvient à la paix, il ne tarde cependant pas à mourir parce que l'expiation est achevée.

Ce petit ouvrage porte fortement l'empreinte de l'époque où il a été composé, soit l'année 1820, époque de discussions passionnées, le vent des révolutions soufflant partout et ébranlant l'Europe ; date également de l'assassinat du duc de Berry. Au point de vue politique, l'*Homme sans nom* est l'apologie de Louis XVI et des Bourbons. L'épigraphe inscrite à la tête de l'ouvrage pourrait faire croire que l'auteur ne voit,

dans la suite des événements, que la preuve d'une fatalité inexorable : *Fata viam invenient* (Virgile)!

Le régicide prétend que la nation française est devenue *par lui* régicide ; qu'elle participe à l'affreuse solidarité de son parricide. Cependant, il a « racheté un grand crime par un long repentir ». Or « l'homme qui se repent a le mérite du repentir qu'on ne peut lui ôter ». On comprend ce point de vue chez Ballanche, soumis à la doctrine de l'Eglise à laquelle il appartenait. Mais des questions de cette nature se représenteront dans la suite.

* * *

L'*Elégie*, dont l'épigraphe est, comme celle de l'*Homme sans nom*, empruntée à Virgile : *quæsiuit cælo lucem, ingemuitque repertâ*, est l'expression d'une amère douleur, un poème en prose sur l'assassinat du duc de Berry, une plainte et une lamentation sur ce que la France a perdu. Ce sont des vœux pour que l'enfant posthume du duc soit un fils qui régnera un jour sur la France. Tout cela est d'un royalisme quelque peu fanatique. A entendre l'auteur, les Bourbons seraient des demi-dieux, mais le portrait qu'il trace du duc de Berry, en particulier, n'a point été confirmé par l'histoire. C'est de la rhétorique ! Et cependant, quoique légitimiste décidé, Ballanche semble demander que la dynastie représente réellement la France. Il émet même sur la royauté, son essence, et sur les devoirs de la dynastie régnante quelques vues empreintes d'un certain libéralisme.

Il ne semble pas que cette *Elégie* renferme tout ce que Ballanche se proposait d'y faire entrer. Les *Prolégomènes* pourraient, dans une certaine mesure, combler cette lacune. L'*Elégie* était, paraît-il, « destinée à représenter le moment de transition, moment si cruel pour l'homme qui sent toute sa nature ébranlée, » moment où les anciennes croyances s'éteignent pour être remplacées par de nouvelles croyances.

* * *

L'ouvrage capital de Ballanche, celui que les précédents ont préparé et où se condense la pensée originale de l'au-

teur, est certainement celui qui a pour titre : *Essais de palingénésie sociale* et dont la première édition provisoire fut imprimée en 1827.

Le philosophe genevois Charles Bonnet avait, dans le cours du dix-huitième siècle, publié sa *Palingénésie philosophique*. Ici, il s'agissait de la renaissance de l'homme individuel. Ballanche a eu en vue l'homme collectif (la société), la glorieuse évolution, la grande métamorphose de cet homme. Dans une Dédicace insérée en tête des *Prolégomènes*, il marque en ces termes le but qu'il se propose d'atteindre : « Je veux exprimer la grande pensée de mon siècle. Cette pensée dominante, profondément sympathique et religieuse, qui a reçu de Dieu même la mission auguste d'organiser le nouveau monde social, je veux la chercher dans toutes les sphères des diverses facultés humaines, dans tous les ordres de sentiments et d'idées; je veux, si je puis, en signaler toutes les métamorphoses successives¹. »

Dans quelle mesure Ballanche a réussi dans ses entreprises, c'est ce qui se verra dans la suite. Pour le moment, il suffit de constater la nature de la tâche qu'il s'était imposée. Ce que l'on doit reconnaître, c'est que ce livre des *Essais de palingénésie sociale*, est un livre étrange, souvent difficile à lire et parfois à comprendre, à raison même de ce qu'il y a de mystique ou de symbolique dans la pensée ou dans l'expression, mais un livre qui ouvre devant l'esprit de magnifiques horizons. L'idée fondamentale en est l'initiation successive des peuples et des individus par un renouvellement graduel, par des évolutions renouvelées jusqu'à la dernière qui sera la réhabilitation finale de l'humanité. Cette idée apparaîtra plus tard plus clairement.

* * *

Dans son poème d'*Orphée*, Ballanche a voulu, comme il le dit dans la seconde partie des *Prolégomènes*, « essayer de peindre les transformations des traditions égyptiennes en tra-

¹ *Essais de palingénésie*, p. 6.

ditions grecques, devenues à leur tour traditions romaines, » sans, du reste, s'asservir aux données de l'histoire.

L'*Orphée* est divisé en neuf livres placés chacun sous l'invocation d'une des muses. Le lieu où la scène se passe est indiqué à la suite du nom des muses ; ainsi le Latium, la Samothrace, la Thrace, l'Égypte, etc. Les arguments qui précèdent chaque livre en exposent l'idée et expliquent les mots latins employés par l'auteur, etc.

Ballanche met en scène un poète divin, Thamyras, (encore un nom symbolique?) chargé de répandre les lumières de l'initiation et de les distribuer selon les besoins des sociétés naissantes¹. D'autre part, Orphée, l'homme à la lyre enchantée, est tenu d'enseigner à l'homme une manière de vivre qui doit changer sa condition sur la terre, et c'est sous l'invocation d'Euterpe que se déroule l'histoire merveilleuse d'Orphée et d'Eurydice. Le poète y développe cette pensée : « L'homme est un être incomplet, destiné à se compléter successivement par sa propre intelligence, par sa propre volonté ; il ne peut rien pour l'avancement et la perfection de sa nature, tant qu'il est dépourvu du sentiment religieux ou du sentiment social, c'est-à-dire du sentiment qui le met en rapport avec Dieu et de celui qui le met en sympathie avec ses semblables². »

Sous l'invocation de Terpsichore apparaît Erigone (celle qui engendre la discorde), jeune et belle Ménade qui veut conquérir pour elle et ses compagnes la capacité du bien et du mal et dont la fin lamentable est causée par un amour sans égal. Mais, et c'est là peut-être l'idée que Ballanche a exprimée par un symbole, « l'avancement des destinées humaines est au prix d'initiations lentes, successives, mesurées. »

Il serait sans intérêt de donner ici une analyse suivie et complète des divers livres qui composent l'*Orphée*. Ce serait se condamner à de nombreuses répétitions. Ce qui importe maintenant, c'est de chercher, par des citations appropriées, quelle a été la pensée génératrice du système de Ballanche et ses conséquences pratiques.

¹ *Essais de palingénésie*, p. 83. — ² *Ibid.*, p. 156.

II

*La société humaine et la position de l'être individuel
au sein de cette société.*

Contrairement aux théories de J.-J. Rousseau, la société n'est pas pour Ballanche le résultat d'un contrat, et, par conséquent, d'une libre détermination de l'individu. La société a été imposée à l'homme¹. L'homme naît dans la société; la société telle qu'il la trouve et non telle qu'il l'a faite, est toujours une des conditions de son existence. Le prétendu état de nature, antérieur à toute société, ne peut se prouver ni historiquement, ni spéculativement². » Ainsi pour Ballanche, comme pour Joseph de Maistre, « l'état qu'on appelle état de nature est une chimère. L'état sauvage n'est ni un état naturel, ni un état primitif³. » L'homme sauvage n'est point l'homme primitif, mais l'homme dégénéré.

Dans le chapitre IX de l'*Essai*, Ballanche aborde la grande question qui a, également et à un si haut degré, préoccupé des hommes tels que J. de Maistre et de Bonald, savoir l'origine de la parole. Entre ces différents auteurs, les rapprochements sont donc naturels et faciles. Pour le premier, c'est-à-dire Ballanche, l'origine de la parole et l'origine de la société sont absolument simultanées. « L'homme étant nécessairement un être social, il en résulte qu'il a été, dès l'origine, doué du sens social, de la parole; car la parole est nécessaire pour la société et l'homme n'a jamais été hors de la société⁴. »

De même que Maistre et Bonald, qui ont pu être ses modèles sur ce point, Ballanche admet donc la révélation de la parole. « La parole est une révélation qui n'a jamais quitté le genre humain et qui ne le quittera jamais. Les langues sont une révélation continue, toujours subsistante au milieu des

¹ *Essai sur les institutions sociales*, p. 243.

² *Le vieillard et le jeune homme*, 4^e Entretien.

³ *Essai sur les institutions sociales*, p. 297.

⁴ *Ibid.*, p. 199

sociétés humaines et par laquelle les sociétés humaines sont régies, car la parole est le lien des êtres intelligents.» « Les langues sont filles les unes des autres, et l'homme ne peut inventer ni sa langue ni ses institutions.» Bien plus, «une émanation de la parole divine a été communiquée à l'homme. Aussi Dieu ne cesse-t-il de parler à l'homme parce qu'il ne cesse de veiller sur lui.» La transmission du langage sera donc une «révélation sans cesse existante¹.» Telle est la condition même de la liberté de pensée en l'homme, de l'émancipation de sa pensée, — comme s'exprime Ballanche. Si, comme il le prétend, la parole est «l'homme tout entier,» cet homme n'est libre que dans la mesure où sa pensée est libre. Mais, à ce propos, on pourrait se demander quel est exactement, pour Ballanche, le sens du mot parole? Est-ce autre chose que l'expression abstraite des penchants, des volontés, des pensées? On souhaiterait sur ce point un peu plus de clarté. Ballanche ajoute : «Si le christianisme est une première émancipation du genre humain dans l'ordre moral, l'extension des limites de la liberté morale par l'affranchissement des liens de la parole est une seconde émancipation dans l'ordre intellectuel². »

L'homme est-il absolument libre? Non, répond Ballanche, car «il est enfermé par la Providence entre deux limites qui sont les bornes de sa liberté. Ces deux limites sont la parole et la société³.» Il n'a donc naturellement de droit qu'en tant que la société lui en donne⁴.

* * *

Tout en constatant les limites apportées à la liberté de l'homme, Ballanche insiste sur la réalité du fait. « Dieu, qui a fait l'homme, a su qu'il faisait une volonté libre et indépendante. En conséquence, l'homme ayant été créé libre et Dieu lui ayant donné dans la conscience un guide, le mal qui résulte de la liberté, et qui est un mal nécessaire, ne peut être attribué à Dieu⁵. »

¹ *Essai sur les institutions sociales*, p. 269-271. — ² *Ibid.*, p. 303. — ³ *Ibid.*, p. 243. — ⁴ *Le vieillard et le jeune homme*. 4^e Entretien. — ⁵ *Orphée*, p. 110.

Ballanche divise tous les hommes qui méditent en deux sectes, les hommes du *destin* et les hommes de la *Providence*, ce qui implique deux points de vue différents pour considérer les choses humaines. Les hommes du destin ne voient que le mal répandu sur la terre. Ils accusent Dieu ou le nient. A leurs yeux, la société est une chose mauvaise. C'est la philosophie du découragement ou du désespoir. Les hommes de la Providence voient le mal, mais ils croient à l'action continue de la Providence et à la liberté de l'être intelligent. Ils estiment que l'institution sociale est une institution divine¹. Seulement, pour justifier la Providence, il faut rehausser la destinée humaine ; *sans liberté point d'imputabilité* ! Il est vrai que l'homme est une créature intelligente, morale et libre, mais « c'est le sentiment moral qui est le véritable gardien de la liberté². » Une créature intelligente, par sa nature même de créature intelligente, est une puissance libre et indépendante, une puissance dans l'ordre général. Le danger ici serait que le développement de l'être libre devînt de l'individualisme (que Ballanche appelle à tort l'individualité). Aussi « c'est dans le sentiment moral qu'est le remède tenu en réserve par la Providence pour obvier aux dogmes de l'individualité, pour faire que l'individualité ne soit réellement pas, que le genre humain ne cesse pas d'être³. »

C'est à propos de la liberté de l'homme que Ballanche, tout en estimant beaucoup J. de Maistre, le prend vivement à partie en l'appelant « l'apôtre du passé », et en critiquant ses théories anti-libérales. « L'autorité, dans le système de l'absolu, tend à placer la conscience hors de l'homme et il faut toujours qu'il la trouve en lui⁴. »

* * *

Si l'homme n'était pas un être libre, pourrait-il se perfectionner lui-même ? Non, sans doute, car il serait semblable aux animaux, dont l'instinct est *immodifiable*⁵. Sans la néces-

¹ *Essais de palingénésie*, p. 30. — ² *L'Elégie*, p. 296. — ³ *Prolégomènes de l'Elégie*, p. 300. — ⁴ *Ibid.*, p. 299. — ⁵ *Ibid.*, p. 295.

sité de se développer, sans la liberté, sans la conscience, l'être intelligent ne serait qu'un animal plus parfait, une manifestation passive de Dieu, une brute admirable¹.

Cependant l'homme, précisément parce qu'il est un être intelligent, ne peut se développer progressivement que si, d'abord, il se connaît lui-même. Cette connaissance est une condition imposée à l'homme individuel, à l'homme marqué pour représenter un état de la société et à la société qui a sa vie propre et ses destinées à accomplir.

La perfectibilité est un attribut humain ; c'est le développement, c'est-à-dire l'homme considéré comme se détachant de la cause générale, de l'infini, pour arriver à son existence propre, à la conscience². Il est appelé à vaincre constamment les lois de la nécessité, à se perfectionner malgré le destin. Sa nature requiert une autre destination que celle des animaux, puisque seul il a conscience de lui-même. Aussi « la donnée panthéistique ne résout pas pour l'homme le problème du progrès au prix de la souffrance³. » C'est dans l'état social que l'homme peut se perfectionner, mais il faut que les progrès de l'intelligence aident au progrès moral : l'homme, en raison même de sa liberté, doit parvenir à la perfection. De là l'impossibilité que tout finisse pour lui avec cette vie, qui est une préparation de la vie future. Celle-ci est « toujours nécessaire soit pour expliquer l'homme individuel, soit pour expliquer l'homme collectif dans ses sympathies avec ses semblables⁴. » En sortant de la vie actuelle, nous n'entrons pas dans un état définitif. « L'homme, au sortir de cette vie et de cette planète, sera pourvu de facultés plus étendues, se trouvera placé dans un autre milieu et verra changer les proportions de ses nouveaux organes avec les objets nouveaux qui se manifesteront à lui, qui seront les occasions de ses pensées⁵. »

Ballanche croit fermement à la marche progressive de l'esprit humain. « Il marche, dit-il, dans une route obscure et mystérieuse où il ne lui est jamais permis d'être station-

¹ *Orphée*, p. 175. — ² *Ibid.*, p. 175. — ³ *Ibid.*, p. 439. — ⁴ *Ibid.*, p. 471. — ⁵ *Ibid.*, p. 123.

naire¹. » Cependant Ballanche ne s'approprie pas absolument le *système de la perfectibilité* tel qu'on le concevait de son temps, c'est-à-dire à un point de vue matériel (les Economistes) ou littéraire (M^{me} de Staël), tandis qu'il considère cette perfectibilité surtout à un point de vue moral et comme devant aboutir à une réhabilitation. On envisageait encore la perfectibilité comme indéfinie et sans transformation, sans limites. Ballanche, au contraire, montre que les limites de la liberté de l'homme sont les limites mêmes de la perfectibilité. Seulement, les générations humaines sont toutes solidaires les unes des autres et notre auteur envisage cette solidarité comme « la base de toutes les religions perfectionnées par le christianisme². » Il insiste sur ce point et particulièrement sur la solidarité entre les peuples. « Une fois pour toutes déclarons-nous solidaires pour nos contemporains et croyons aussi que nos ancêtres furent solidaires entre eux³. »

III

La base morale de la société humaine et le christianisme.

La société est sujette à d'inévitables transformations parce qu'elle a été imposée à l'homme non comme un moyen de parvenir au bonheur, mais comme un moyen de développer ses facultés. Aussi, dans un chapitre spécial de l'*Essai sur les institutions sociales*, Ballanche, en constatant ce qu'il appelle *le trouble des esprits au sujet du sentiment religieux*, prétend-il que les questions relatives à l'existence de la société sont religieuses avant d'être politiques⁴. Cela est vrai, car, dans les sociétés primitives, la forme religieuse se confond avec la forme politique, les prêtres étant les chefs ou les conseillers des chefs de la nation.

La société ne saurait subsister sans une base morale. Mais cette base, quelle sera-t-elle et qui la fournira? Ce sera le

¹ *Essai sur les institutions sociales*, p. 41.

² *Ibid.*, p. 44.

³ *Le vieillard et le jeune homme*. Premier entretien.

⁴ *Ibid.*, p. 107.

christianisme qui a mis dans le monde des idées morales qui ne peuvent plus en être exclues. En conséquence, et à propos des transformations que la société a subies et doit encore subir, Ballanche fait jouer au christianisme un rôle prépondérant. Les changements nécessaires ne sauraient s'accomplir que dans l'esprit du christianisme. Toute loi qui n'est pas puisée dans cet esprit « n'est et ne peut être qu'une loi anti-sociale, ce qui implique contradiction¹. » Jetant ensuite un regard sur l'état des sociétés anciennes, l'auteur de l'*Essai* estime « qu'elles n'auraient pu subsister sans l'esclavage, parce que les idées morales, qui n'existent que depuis le christianisme, peuvent seules contenir une multitude chez qui est la force par le nombre, et en qui le besoin d'égalité tend toujours à développer tous les instincts anti-sociaux². »

C'est à bon droit que Ballanche signale la puissante influence que le christianisme a eue sur les mœurs. Aussi ne sommes-nous pas surpris de lire, quelques lignes plus bas, ces mots caractéristiques : « Le christianisme et les idées que le christianisme a mises dans le monde sont encore à présent notre seul salut. La chute du christianisme entraînerait inévitablement l'esclavage des peuples, l'abrutissement des nations³. » C'est par de semblables affirmations que se révèlent l'âme de Ballanche et la réalité, la profondeur de ses sentiments chrétiens. Mais, prenant peut-être ses désirs pour la réalité, il estime que le christianisme ayant maintenant pénétré dans les éléments les plus intimes de la société, celle-ci continue d'exister par la force même du principe religieux qui est en elle. Il ne peut plus y avoir d'autre morale que la morale chrétienne. Morale publique et morale religieuse sont une seule et même chose. On ne pourrait concevoir à présent une morale qui ne fût pas la morale chrétienne ; toute autre serait incomplète et, par conséquent, ne serait pas. Et, à propos de l'*opinion* : « les hommes ont beau n'être pas disposés toujours à toute justice, il se forme une conscience gé-

¹ *Essai sur les institutions sociales*, p. 72. — ² *Ibid.*, p. 157. — ³ *Ibid.*, p. 158.

nérale et une morale publique qui ont besoin d'être consultées à chaque instant et dont les arrêts sont sûrs¹. »

Ballanche s'applique à démontrer que c'est « l'entier développement de la loi évangélique qui est l'unique loi morale du genre humain, loi parfaitement indépendante et désintéressée de toute forme politique². » C'est en se fondant sur cette loi elle-même, qu'il faut « puiser la raison et la récompense d'une bonne conduite, non dans l'espérance de la santé ou d'une longue vie, mais dans le sentiment moral de notre perfectionnement³. »

Pour Ballanche donc, aussi bien que pour J. de Maistre et de Bonald, la morale est un produit direct de la religion. D'une manière spéciale « la religion chrétienne nous a enseigné toutes les vérités morales⁴. » Comment en effet « séparer les destinées humaines de ce qui en fait l'âme et la vie, la religion ? » Si J. de Maistre attendait une nouvelle révélation, Ballanche lui répond que « le christianisme a tout dit. » Mais, et ceci aidera à saisir ce qu'il y a d'original et d'essentiel dans son système, il croit à un christianisme antérieur, *cosmogonique*, comme il l'appelle. « Quelque chose existe, quelque chose a existé, un fait primitif, la loi du monde, des êtres, des intelligences, la raison de ce qui est, de ce qui a été, de ce qui doit être, une cause. » Aussi l'homme est-il tenu d'adorer les « traces du christianisme antérieur, qui a fait le monde ancien, la lumière du christianisme réalisé, qui fait les destinées du monde nouveau, de l'humanité⁵. » « Le platonisme fut, sous quelques rapports, une heureuse préparation à la religion de Jésus-Christ. » (*Pensées*, p. 53.)

* * *

Avant d'aborder l'étude des vues particulières de Ballanche et de sa philosophie de l'histoire, il ne sera pas sans intérêt

¹ *Essai sur les institutions sociales*, p. 389.

² *Prolégomènes de la Ville des Expiations*, p. 206.

³ *Ibid.*, p. 191.

⁴ *L'Elégie*, p. 303.

⁵ *Orphée*, p. 533-534.

de signaler ici ses idées sur quelques sujets relevant de la morale sociale.

Tenant pour démontré que la société a été imprégnée de christianisme, Ballanche pense qu'elle fera d'elle-même ce que la religion faisait autrefois en dehors du christianisme, par exemple en ce qui concerne les *êtres déclassés*, les *détenus*¹. Sur ces divers sujets, ses opinions étaient certainement en avance sur celles de ses contemporains. Le socialisme moderne ne saurait y contredire. Ballanche attribuait à la société une vertu éducatrice qui, de nos jours, rencontre la faveur de beaucoup. « Les hommes, dit-il, doivent tout apprendre de la société, » et il entrevoit le jour où « le bien-être social descendra graduellement à toutes les classes de la société². » Il a comme le pressentiment des futures revendications sociales et une quasi-certitude que ces revendications se réaliseront.

S'agit-il du *gouvernement*? Il ne s'institue point, « il sort du sein des choses³. » Le *droit divin* est expliqué par la Providence, le *haut domaine de Dieu sur les sociétés humaines*. *Insensé* est le dogme de la souveraineté du peuple, parce que « la souveraineté faite pour dominer ne peut partir de bas. Le souverain doit être au-dessus du peuple, mais il faut qu'il soit dans l'esprit du peuple. » Malgré cette restriction, Ballanche ne songe nullement à se rapprocher en quoi que ce soit de J.-J. Rousseau.

Il était naturel que, par suite de ses études sur les questions sociales, Ballanche fût amené à envisager les rapports réciproques des institutions religieuses et des institutions politiques. Du moment que le christianisme était la perfection même des institutions religieuses, ce principe devait être mis à la base des institutions civiles et transformer la société en une véritable théocratie, ce qui, on en conviendra, aurait répondu à la notion catholique de l'Eglise. Cependant, chose curieuse! déjà en 1802, Ballanche écrivait : « J'ai

¹ *Le vieillard et le jeune homme*, 5^e Entretien.

² *Essai sur les institutions sociales*, p. 355.

³ *Le vieillard et le jeune homme*, 2^a Entretien.

vu avec bonheur la restauration de l'Eglise, mais j'ai été frappé pour elle de la voir renaître pompeuse comme jadis et liée à l'Etat par reconnaissance. Je l'aurais mieux aimée libre de se relever sans appui et d'elle-même avec ses croix de bois. » Et, dans l'*Essai*, il réclame nettement l'indépendance réciproque des institutions religieuses et des institutions politiques. « Ne demandons point pour elle (la religion) l'appui des institutions politiques; ce serait avoir des doutes impies sur sa stabilité. N'exigeons pas non plus qu'elle vienne au secours de ces institutions, parce que nous pourrions l'accuser de leur chute lorsque le moment de la caducité serait venu¹. » A la vérité, dans la pensée de l'auteur, cette indépendance réciproque devra être toute au profit de l'Eglise romaine. Il estime même que « les libertés de l'Eglise gallicane sont, pour lors, devenues sans objet, » et qu'il faut laisser le pape « saisir dans toute son étendue le gouvernement spirituel de la chrétienté². » Joseph de Maistre n'en demandait pas davantage. Toutefois, Ballanche estime que, par suite du développement de l'individualité, le culte public, une religion d'Etat sera moins nécessaire. Il est persuadé que « l'abus du principe de l'autorité va directement à l'abolition de la liberté, à l'abolition du sentiment moral³. » Il a même un mot sévère à l'égard de la Société de Jésus: « Je considère les jésuites comme un instrument irrationnel, puisqu'ils n'ont ni traditions, ni corps de doctrine; cet instrument formerait de nous des automates chinois⁴. »

* * *

Dans la conviction de Ballanche, le *duel* se retirera peu à peu devant l'institution du jury, et surtout « lorsque le sentiment moral aura pénétré plus avant dans la société; alors, ce que nous appelons l'honneur disparaîtra entièrement, car l'honneur n'est, dans l'homme collectif, qu'un simulacre de

¹ *Essai sur les institutions sociales*, p. 318.

² *Ibid.*, p. 318.

³ *Prolégomènes de la Ville des Expiations*, p. 259.

⁴ *Réflexions diverses*, p. 393.

ce qu'est le sentiment moral pour l'homme individuel. On a beau se débattre contre cette nécessité, le cruel empire du duel ne peut finir qu'avec l'empire factice de l'honneur¹. » L'histoire de Solange, dans la *Ville des Expiations* était sans doute destinée à illustrer cette manière d'envisager le duel.

S'agit-il de la *peine capitale*? Ballanche estime qu'elle doit être abolie parce que « Dieu a retiré à la société le droit de vie et de mort². » A ce sujet, aussi bien qu'à celui de l'*esclavage* et de la *traite des noirs*, il écrit : « Il y a un état de barbarie qui n'est point un état primitif, mais au contraire un état de dégradation d'où il faut que les peuples se relèvent³. »

S'agit-il de la *guerre*? « Les dieux ont voulu que la guerre fût aussi un moyen de civilisation et de sympathie, car tout est souffrance dans la condition humaine.... Le monde est civilisé également par l'agriculture et par la guerre⁴. » Affirmation bien étrange sous la plume de Ballanche et à laquelle J. de Maistre aurait applaudi. Seulement Ballanche veut qu'on « laisse à la guerre ou de nobles causes ou, du moins, de généreux prétextes. »

Voici, d'autre part, une pensée qui, lorsqu'on se reporte à l'époque où elle a été exprimée, a le droit de surprendre : « Le sentiment exclusif de la nationalité doit disparaître. Le patriotisme a quelque chose d'injuste et de factice; outre qu'il est intolérant, terrible et trop souvent cruel⁵. » N'est-ce pas là quelque chose comme de l'internationalisme avant la lettre?

Enfin, les conséquences de l'émancipation de la pensée se produisent également dans la sphère de la littérature et des arts. Dans le domaine de la critique littéraire, « il s'agit de pénétrer le sens intime de tant de belles et de nobles concep-

¹ Prolégomènes de l'*Elégie*, p. 292.

² *Essai sur les institutions sociales*, p. 354. *Le vieillard et le jeune homme*. 3^e Entretien.

³ Prolégomènes de l'*Elégie*, p. 280.

⁴ *Orphée*, p. 246.

⁵ *Essai sur les institutions sociales*, p. 354.

tions de l'esprit humain. C'est la pensée elle-même qu'il faut atteindre¹. » On sait combien la critique littéraire s'est dès lors inspirée d'un conseil si judicieux. Tout ce chapitre est d'un grand intérêt. Entre autres choses, l'auteur y affirme que « la littérature du siècle de Louis XIV a cessé d'être l'expression de la société², » que le genre classique est *usé*; il annonce même le triomphe du romantisme.

IV

*La philosophie de l'histoire chez Ballanche
et sa théorie de l'initiation.*

Les idées de Ballanche, telles qu'elles sont exposées dans les pages qui précèdent, ne sauraient, — même prises dans leur ensemble, — être envisagées comme constituant le système particulier auquel cet auteur s'est arrêté et dont il a cherché à rendre compte en particulier dans *Antigone*, la *Palingénésie sociale*, la *Ville des Expiations*, l'*Orphée*. Il lui importait de découvrir ce qu'il appelait la *Formule générale de l'histoire de tous les peuples*. C'est bien là ce qui constitue le caractère original de son œuvre et le but même de ses longues et laborieuses études sur la société ou l'homme collectif, cosmogonique, comme il s'exprime³.

Dans *Antigone*, l'histoire du malheureux Œdipe est destinée à faire ressortir le triple spectacle du malheur, du dévouement et de l'expiation. Dans la préface, Ballanche disait se rattacher à l'idée qu'Œdipe, le roi de l'énigme, comme il l'appelle, était plutôt un type des misères humaines qu'une personnification de l'empire de la fatalité. Son histoire serait l'histoire même de l'homme, l'histoire de ses misères, de ses

¹ *Essai sur les institutions sociales*, p. 329.

² *Ibid.*, p. 100.

³ En 1823, Ballanche était à Rome avec M^{me} Récamier et J.-J. Ampère. Ce dernier écrit au sujet de leur ami commun : « Rome, dont les ruines et l'horizon formaient le cadre magnifique de sa *Formule générale du genre humain*. » Mais cet ouvrage est en grande partie resté inédit. On en trouve des fragments dans la *Revue de Paris*. 1829-1830.

faiblesses, de ses courtes et trompeuses félicités, de ses longues douleurs, de ses chagrins amers, de ses tristesses infinies. Ce poème, tel qu'il est sorti de la plume de Ballanche, est comme une transformation du dogme antique de la fatalité. Par suite d'une évolution graduelle, ce dogme serait devenu l'expression de la Providence chrétienne. Antigone serait l'image du secours divin que Dieu place aux côtés de l'homme qui, sans cela, serait écrasé par le malheur de sa destinée. Ballanche voit « le destin passant par nombre de transformations avant de devenir une loi générale de l'humanité, avant d'être la Providence gouvernant le monde dans l'accord de la prescience divine et de la liberté des êtres intelligents. » En effet, « nous ne sommes point isolés sur cette terre de deuil. Dieu jamais n'abandonne sa noble créature ; à côté des erreurs, de l'infortune, même de l'opprobre, il plaça l'innocence, la vertu, le dévouement, et l'homme, ce roi détrôné, traverse son exil toujours accompagné de l'Antigone que Dieu lui envoya. » On discerne facilement, dans la manière dont Ballanche interprète l'histoire de l'infortuné roi de Thèbes, l'influence des idées chrétiennes, bien que ces idées, sous la plume de notre auteur, portent l'empreinte dont le catholicisme romain marque la doctrine évangélique.

Ballanche est pénétré de l'idée qu'un progrès continu, un perfectionnement général résulte des épreuves successives « qui sont une partie si considérable des destinées humaines ici-bas et au delà¹. » Et même si la société a été imposée à l'homme, c'est comme une épreuve aussi bien que comme un appui. Une loi absolue préside à tout : « Epreuves, expiation, liberté, voilà toute la destinée humaine, voilà tout le problème de nos grandeurs et de nos abaissements, de nos gloires et de nos misères dans tout le cours des âges, au travers de toutes les vicissitudes du temps². » Cependant, malgré les lois invariables qui régissent éternellement le monde moral comme le monde physique, civil et politique, partout se montrent le perfectionnement successif, l'épreuve selon les temps

¹ *La Ville des Expiations*, p. 325.

² *L'homme sans nom*. Préface.

et les lieux et toujours l'expiation. C'est ainsi que l'homme (l'homme collectif, cosmogonique et individuel) se fait lui-même, — selon l'expression de Ballanche, — dans son activité sociale comme dans son activité individuelle. L'épreuve de la manifestation actuelle de l'homme sur la terre depuis qu'il l'habite, cette épreuve s'explique par le dogme de la faute ou de la déchéance et de la réhabilitation, dogme que l'on rencontre à chaque pas, mais qu'on ne peut bien apprécier qu'en se le représentant comme la conquête de la conscience et de la responsabilité humaine¹. C'est ainsi que Ballanche a été amené à concevoir et à formuler sa théorie de l'initiation, telle qu'elle apparaît dans ses *Essais de palingénésie sociale*.

* * *

Le mot de *palingénésie* renferme à la fois l'idée de mort et l'idée de résurrection ou de restitution de l'être. Le terme auquel elle doit aboutir, et le vrai but de cette renaissance, est d'amener l'humanité au christianisme, qui est « la religion du genre humain ». — « Le christianisme est non seulement le but auquel doit tendre l'humanité, mais encore ses mystères, contenus déjà dans toutes les traditions du monde primitif, n'ont jamais cessé d'être l'arôme incorruptible dont furent toujours, intimement et dans leur essence propre, imprégnées les traditions secondaires, et même les religions successives². » Aussi la pleine émancipation cachée au fond de tant de croyances générales, le christianisme seul peut nous la procurer. « C'est le christianisme qui a fondé la société des temps modernes. Cette société veut à son tour son émancipation, et l'émancipation est contenue dans la loi chrétienne³. » Cette loi elle-même est la loi du *devoir* auquel il faut obéir. « Le don de la capacité du bien et du mal, en d'autres termes le don de la conscience ou de la responsabilité, est le feu dérobé au ciel par Prométhée, et c'est ce feu du ciel qui sépare l'espèce humaine de l'essence animale⁴. »

¹ *Essais de palingénésie sociale*, p. 74. — ² *Essais de palingénésie*, p. 75, 240. — ³ *Réflexions diverses*, tome III, p. 399. — ⁴ *Orphée*, p. 516.

« Le genre humain prend donc en lui-même la loi continue et palingénésique de son développement. Il est donc à présent ce qu'il fut à l'origine, c'est-à-dire au moment qui suit le moment mystérieux où nous commençons à l'apercevoir sortant de l'origine du dogme, au delà de l'horizon du mystère. » — « Les siècles antérieurs à l'humanité actuelle sont condensés dans une formule algébrique merveilleuse ; c'est le dogme de la déchéance et de la réhabilitation. L'ombre auguste de ce dogme est projetée sur toutes les traditions générales du genre humain¹. »

Ballanche s'est efforcé de s'identifier avec la pensée primitive. Il a suivi ce qu'il appelle « la chaîne magnétique des traditions » ; il la suivra dans la série des événements extérieurs du genre humain, dans la série des événements secrets de l'esprit humain. « Ces deux séries, dit-il, sont toujours parallèles l'une à l'autre. Partout l'humanité se présente à nous comme ayant subi, dans son essence même, une grande altération. Cette altération immense et intime fut considérée par la croyance unanime des peuples comme une maladie qui devait avoir un terme et pour laquelle ils n'ont jamais cessé d'invoquer des guérisseurs². »

* * *

La théorie de l'initiation trouve son application dans le poème d'*Orphée*. Orphée est un de ces guérisseurs, et, tel que Ballanche le conçoit, il n'est ni un personnage mythologique, ni un personnage historique ; c'est le nom donné à une tradition³. Pour Ballanche, l'histoire n'est que le cadre de l'enseignement philosophique et moral ; un prétexte. Aussi, au point de vue historique, sa méthode n'a-t-elle rien de la rigueur scientifique. « Je me suis, dit-il, confié à cet instinct que j'ai cru trouver en moi, et qui, au jugement de plusieurs, m'a fait rencontrer quelquefois l'expression juste des sentiments de l'antiquité. » Il est facile d'entrevoir la part qui, dans une telle méthode, est laissée à l'arbitraire.

¹ *Orphée*, p. 517-518. — ² *Ibid.*, p. 524-626. — ³ *Ibid.*, p. 90.

Dans ce poème, Ballanche a voulu condenser l'histoire de quinze siècles du genre humain. Il partage ce dernier en initiés et initiés : idée dérivée du dogme caché dans toutes les cosmogonies, le dogme identique de la déchéance et de la réhabilitation¹.

Orphée est un initiateur possédant une grande puissance d'action sur les hommes et sur la nature, mais, d'après une loi immuable et sacrée, l'initié est tenu de tuer l'initiateur ; sans cela l'initiation reste incomplète. Cruel emblème ! C'est la mort qui produit la vie. La mort est une initiation douloureuse ; la vie également. Orphée a enseigné les hautes doctrines sociales, les fondements des lois sur lesquelles reposent les institutions humaines. Aussi Orphée est-il un civilisateur².

* * *

Mais c'est dans la *Vision d'Hébal* que Ballanche a exposé de la manière la plus vivante, ce qu'on peut envisager comme sa philosophie de l'histoire. La grande épopée se déroule devant l'esprit d'Hébal. En toutes choses, il voit d'une vue intellectuelle et tout n'est que la pensée de Dieu. Il embrasse à la fois les temps, les lieux, les hommes et les choses. Avant la création, il contemple les choses et les êtres reposant dans cette même pensée de Dieu. Il comprend l'être déchu et l'être réhabilité. Et c'est « de cet événement cosmogonique, la déchéance et la réhabilitation, dogme si profondément enfoui dans le mystère des origines, que résultent la séparation des sexes, les attributions des castes et des classes, les caractères distincts des races. ³ »

Mais quelles conditions l'individu devra-t-il remplir pour répondre aux exigences de l'initiation ? Ou, comme s'exprime Ballanche, qu'est-ce qui constitue le fondement de l'initiation ? C'est à propos de l'Égypte, dont la vie, dit-il, ne semble s'appuyer sur rien, ce qui fait que les hommes y cherchent à donner de la durée à la mort, que Ballanche pose ces trois

¹ *Première addition aux Prolegomènes*, tome IV, p. 11. — ² *Orphée*, p. 221.
— ³ *Vision d'Hébal*, p. 36.

conditions : « 1^o Nul n'est digne de la Vérité s'il ne la découvre pas lui-même. 2^o Nul ne peut parvenir à la Vérité, s'il ne parvient pas à la découvrir lui-même. 3^o Nul n'est en état de comprendre la Vérité, s'il n'a pas été en état d'y parvenir de lui-même¹. » Et plus loin, dans la « Loi du silence », « ce qu'il faut que l'homme connaisse de la Vérité selon les temps et les lieux se révèle toujours selon les temps et les lieux. ² » Cela impliquerait, semble-t-il, un état d'esprit très particulier et supposerait une inspiration individuelle.

La *Vision d'Hébal* est la vision de l'histoire universelle contemplée de haut. Hébal suit les phases de cet antagonisme du principe stationnaire et du principe progressif ; antagonisme qui est une loi du genre humain déchu et réhabilité, qui est le ressort caché de l'histoire romaine et de toute l'histoire⁴. Mais les *époques palingénésiques* sont les successions des événements dans l'histoire des peuples. Ainsi le monde vieilli se renouvelle sous le nom de monde chrétien.

Ici, tout naturellement, apparaît la figure du Rédempteur. A la mort de l'Homme-Dieu, « le mystère insondable de l'expiation est accompli. Toute la destinée humaine, dans le passé et l'avenir, dans le temps et hors du temps, se résume et se transfigure dans la vie de Celui qui a voulu être le péché pour être le salut, être la faute pour être le pardon, de Celui qui s'est fait notre image pour que nous devinssions la sienne³. » C'est ainsi que Ballanche montre le christianisme achevant son évolution. Il règne sur le monde ; il accomplit ses promesses dans toutes ses traditions qui sont les traditions générales du genre humain. Jésus, transfiguré sur le Thabor, tel est l'homme cosmogonique, tel est l'homme à la fin des temps. « Toute vie humaine est le résumé de toute la destinée humaine et cette vie humaine ne se résume elle-même qu'au moment palingénésique de la mort⁴. »

¹ *Orphée*, p. 315. — ² *Ibid.*, p. 419. — ³ *Vision d'Hébal*, p. 60. — ⁴ *Ibid.*, p. 78. — ⁵ *Ibid.*, p. 113.

V

Conclusion.

Je me suis appliqué à grouper, sous quelques rubriques spéciales, les idées que Ballanche a répandues à profusion et sans ordre bien arrêté dans ses différents ouvrages. C'était une manière de rendre sensible la part que, dans son temps, cet écrivain a prise au mouvement des esprits. De bonne heure, les questions sociales avaient attiré son attention. Il en vint bientôt à admettre que la société est, au même titre que le langage, une émanation de la pensée de Dieu. Mais si la société, envisagée dans son ensemble, est un fait considérable, l'être individuel n'a pas une importance moindre. Sans doute, il n'est qu'un microcosme, mais les lois qui régissent le monde le gouvernent lui aussi. Partie intégrante de la société, être libre, mais d'une liberté essentiellement morale, il est placé sous la loi de la solidarité vis-à-vis de ses semblables, — condition sur laquelle Ballanche insiste fortement. On sait combien ce mot, — sinon la chose, — a fait fortune de nos jours, mais ce qu'il y a de remarquable, au moins chez Ballanche, c'est que, déjà à cette époque, la solidarité, considérée sous son vrai jour et au point de vue chrétien, devait se confondre avec la charité. C'est bien cette dernière, en effet, qui apparaît, sous forme d'activité pratique, comme le principe dirigeant dans les rapports de l'individu avec le prochain.

* * *

La loi de l'humanité, c'est le progrès, le perfectionnement, et le travail social n'a pas d'autre but, pas d'autre fin que ce perfectionnement même. Ce dernier ne s'accomplit que par l'épreuve d'abord, par la souffrance, conséquence inévitable de la déchéance. Mais, à son tour, la souffrance constitue une sorte d'expiation suivie d'un relèvement, d'une réhabilitation. Cela est vrai de l'individu, parce que cela est vrai de la société humaine.

Mais la réhabilitation suppose et même exige l'existence d'une loi générale, celle d'une évolution graduelle, d'une ini-

tiation, et c'est ce que Ballanche s'efforce d'établir par l'histoire et en invoquant le fait, pour lui évident, d'une succession graduelle et progressive des peuples, succession dont le terme ne serait autre que l'établissement du christianisme, couronnement d'une évolution séculaire et religion définitive d'une humanité renouvelée. Au point de vue moral, ce serait là le triomphe d'une morale pure, seule digne de ce nom.

Il est évident que si l'initiation est la loi de l'humanité, elle est, au même titre, la loi de l'individu. Pour renaître, celui-ci doit donc mourir, car la condition même de l'initiation est une suite nécessaire de morts et de vies. L'individu, aussi bien que la société, passe par les phases successives de la déchéance, de l'épreuve, de l'expiation, pour parvenir enfin au relèvement, à la réhabilitation. Telle est la loi palin-génésique, qui « remédie à tout, » prétend Ballanche, car, si elle ne déploie pas tous ses effets dans la vie présente, elle a pour elle la vie future. C'est alors que le dernier stade sera franchi, la vie actuelle n'en étant que la condition et la préparation.

Telle est, si je ne fais erreur, l'ensemble des idées de Ballanche, de son système, si l'on peut donner ce nom à ce monde de notions générales peu liées entre elles, à ces pensées, à ces aspirations formulées dans un langage mystique, prophétique et parfois très abstrait. Ce qu'on ne saurait méconnaître, c'est l'influence très positive du christianisme dans la conception philosophique de ce qui est, pour Ballanche, le dogme de la déchéance, de l'expiation, de l'initiation. Il a reconnu et déclaré lui-même que son système historique était fondé sur le dogme chrétien. Chez lui donc, malgré le mélange d'éléments fabuleux, mythologiques, païens renfermés dans ses écrits, on discerne facilement le penseur et le moraliste chrétien. A certains égards, il a devancé son temps, sans jamais perdre de vue ce qui constitue la condition morale essentielle de tout progrès véritable, de tout perfectionnement digne de ce nom, soit dans la société, soit chez l'individu.

* * *

Il ne semble pas que Ballanche ait, de bonne heure, exercé une influence appréciable sur la manière d'envisager les questions sociales et la philosophie de l'histoire. Les événements politiques qui ont si fortement agité la société européenne durant les trente premières années du siècle passé ont pu contribuer à affaiblir l'écho de sa voix. D'autre part, ce qu'il y avait de caractéristique dans sa nature individuelle lui rendait difficile une action directe et sensible sur ses contemporains. Il avait eu une enfance et une jeunesse malades. A Lyon, sa ville natale, et à l'époque la plus violente de la Révolution, il avait traversé des jours dont le lugubre souvenir était bien fait pour entretenir chez lui une mélancolie naturelle. Plus tard, il avait vu s'évanouir des perspectives de bonheur domestique. Telles ont été les causes diverses de son pessimisme dont l'expression la plus douloureuse se rencontre dans les *Fragments* publiés en 1808. Ces *Fragments* ne seraient que « des souvenirs fort tristes point faits pour ce genre de publicité. » Dès lors, assure Ballanche, « sa destinée avait été incomplète. » Il témoigne d'un doute profond à l'égard du bonheur dont un homme s'attendait à jouir ici-bas. « J'ai reconnu que le bonheur était une plante étrangère, qui croît dans les champs du ciel et qui ne peut s'acclimater sur la terre ¹. » Des accents de cette nature sont fréquents dans ce court opuscule. « Il y a sur la terre comme un long gémissement qui se traîne de génération en génération, depuis les premiers mortels jusqu'à nous ². » Cependant, par intervalles, résonne une note moins lugubre. « Si nous manquons de mesure pour apprécier la somme de bonheur ou de malheur qui est réservée à chaque homme, ... » « si l'homme, sujet à l'erreur, ne sait jamais ce qu'il veut ni ce qu'il désire, ... » « Dieu sait mieux ce qu'il faut à l'homme que l'homme ne le sait lui-même ³. » Et ici, le sentiment

¹ 1^{er} Fragment. — ² 6^e Fragment. — ³ 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e Fragments.

chrétien qui anime Ballanche se fait jour dans cette parole de soumission et de foi : « Puisque tout enchantement est détruit, que me reste-t-il à faire sur ce grain de sable qu'on appelle la terre? Il me reste à me confier doucement aux promesses immortelles qui sont faites à l'homme et qui doivent s'accomplir au delà du tombeau ¹. »

* * *

Malgré la modestie de sa position sociale, Ballanche ne devait pas tarder à entrer en relations avec des hommes tels que Chateaubriand, par exemple. Au lendemain de l'apparition du *Génie du christianisme*, désirant faire la connaissance de l'auteur, il se rendit tout exprès à Paris. Il n'eut pas à se plaindre de l'accueil qui lui fut fait, car, dès ce moment, il entra avec Chateaubriand dans des rapports qui, sans être très intimes, ne furent jamais interrompus. En 1812, il fut présenté à M^{me} Récamier, la belle amie de M^{me} de Staël, qui, sur l'ordre de Napoléon, vivait alors en exil à Lyon. A partir de ce jour, il devint un des plus fidèles amis de cette femme célèbre. En 1817, après avoir remis en d'autres mains l'imprimerie-librairie qu'il tenait de son père, Ballanche, quittant Lyon, s'établit définitivement à Paris, dans le voisinage immédiat de M^{me} Récamier dont il devait être le commensal journalier à l'Abbaye-aux-Bois. On sait quel fut l'éclat, — tout intime, — de ce petit salon où trônait Chateaubriand et où se réunissait une élite de penseurs et d'écrivains.

* * *

Ballanche, préoccupé du passé, mais surtout de l'avenir de la société, avait l'ambition d'éclairer ses concitoyens en dégageant, si possible, du passé de l'humanité, la vraie formule de ses destinées. Il aspirait à déchiffrer l'énigme sociale en révélant la pensée secrète des temps antiques. En un mot, il visait à dégager de 3000 ans d'histoire la loi fondamentale qui préside au développement de l'humanité.

¹ 7^e Fragment.

Pour remplir un programme aussi compliqué, il aurait fallu, tout d'abord, se faire du sujet lui-même une idée très nette, très complète et l'exposer ensuite avec une simplicité d'expression qui n'aurait pas exclu la profondeur de la pensée. Or Ballanche, doué d'une vive imagination poétique, se laisse facilement entraîner par elle dans des régions un peu nébuleuses. Il a le goût des symboles et il y donne plein essor, non seulement dans des compositions ayant un caractère poétique bien marqué, mais encore à propos de questions essentiellement positives et pratiques.

Sociologue touché de bonne heure des misères de l'humanité, Ballanche n'échappe pas toujours au danger auquel sont exposés les hommes qui ont cette tendance, le danger de confondre leurs désirs avec la réalité, le danger de se bercer d'utopies.

* * *

Il ne faudrait cependant pas conclure de ce qui précède, que l'influence de Ballanche ait été absolument nulle. A l'époque de la Restauration, par exemple, le poème d'*Antigone* ne passa point inaperçu. Le public l'accueillit même avec une certaine faveur. Plus tard, à l'apparition de la *Vision d'Hébal*, Chateaubriand écrivait à l'auteur : « Jamais vous n'avez dévoilé votre système avec plus de clarté et de grandeur. » Et cela était vrai ! Un jour, quoique trop tardivement, l'Académie française comprit qu'elle avait contracté une dette vis-à-vis de l'auteur de la *Palingénésie sociale* et elle l'admit au nombre de ses membres.

Sainte-Beuve assure¹ que « c'est à partir de 1830 que les doctrines de Ballanche ont fait le plus de chemin dans le monde, et qu'elles ont remué le plus d'esprits religieux. » Et plus loin : « L'influence des écrits de Ballanche a été lente, mais réelle, croissante et très active même dans une certaine classe d'esprits distingués. »

Il était, en effet, impossible que la manière dont Ballanche

¹ *Portraits contemporains*, I.

envisageait les questions sociales et l'esprit dans lequel ces questions étaient traitées par lui, demeurassent sans action. Il donnait du relief à des aspirations pleines de spiritualité et fournissait ainsi une large contribution aux idées morales de son temps, et surtout à celles d'un avenir qui est devenu le présent¹.

¹ De son vivant, Ballanche avait pu lire, dans des périodiques comme la *Revue des Deux-Mondes*, des articles le concernant, mais c'est après sa mort que divers auteurs tels que J.-J. Ampère, de Barante, de Loménie, etc., et ces dernières années encore Huit, Frainnet, etc., lui ont consacré des Etudes importantes et sympathiques.